

## INSTRUCTION DU SOIR

---

UN AUTRE DEVOIR ESSENTIEL DE LA VIE SACERDOTALE

### LA DILECTION MUTUELLE

(HOC EST PRÆCEPTUM MEUM... MANDATUM NOVUM)

---

*Hoc est præceptum meum ut diligatis invicem, sicut dilexi vos.*  
(Joan. xv, 12.)

*Hoc mando vobis ut diligatis invicem.*  
(Joan. xv, 17.)

*Mandatum novum do vobis, ut diligatis invicem sicut dilexi vos.*  
(Joan. xiii, 34.)

Je réunis à dessein, messieurs et vénérés confrères, ces différents textes, dont les deux premiers se trouvent dans notre xv<sup>e</sup> chapitre de saint Jean, et le troisième quelques pages avant, au xiii<sup>e</sup> chapitre, parce que l'insistance que met Jésus-Christ à nous recommander, à nous commander de nous aimer les uns les autres est significative, et qu'il est visible que c'est là, à

ses yeux, un devoir essentiel. Nous consacrerons à l'étude de ce devoir un entretien tout entier, et encore ne viendrons-nous pas à bout, à beaucoup près, de dire ce qu'il faudrait dire.

Pourquoi Notre-Seigneur s'attribue-t-il comme il le fait la nouveauté du précepte de la dilection mutuelle? Je vous donne un commandement nouveau : *mandatum novum*. Ce précepte, c'est mon précepte à moi. *Hoc est præceptum meum. Hoc mando vobis*. Entre créatures soumises aux exigences d'une existence et d'une destinée semblables, commençant la vie dans les mêmes conditions d'infirmité et de douleur, s'acheminant des mêmes berceaux vers les mêmes tombes, à travers les mêmes épreuves, n'est-ce pas une loi naturelle que la bienveillance, la sympathie, l'amitié, l'amour? La loi positive d'autre part, la loi mosaïque n'enseignait-elle pas qu'il fallait aimer le prochain? D'où vient que le Christ se pose ouvertement en initiateur de ce qui n'existait pas avant lui? On dira peut-être que c'est là de sa part une façon de parler intentionnellement accentuée pour attirer l'attention, mais qui n'implique pas une prétention réelle à innover quoi que ce soit. Ou bien on pourra croire que la méconnaissance soit de la loi naturelle au sein de l'humanité, soit de la loi positive parmi les Juifs, lui donne le droit de s'attribuer une sorte de promulgation plus décisive. Non, c'est à la lettre qu'il faut prendre le langage du Christ : *mandatum novum, præce-*

*ptum meum*. Et alors, en quoi consiste donc au vrai l'innovation ?

En ceci : *sicut dilexi vos*. Vous vous aimerez les uns les autres, comme je vous ai moi-même aimés. Non pas au même degré, vous n'en seriez pas capables, mais au nom des inspirations où j'ai puisé ma dilection pour vous, et qui sont nouvelles; au nom des motifs qui m'ont guidé et qui sont nouveaux. Je vous ai aimés, moi, dans la dignité et la beauté que mon Incarnation et ma Rédemption vous ont faites. Je vous ai vus, non plus seulement avec vos titres naturels de créatures, mais avec la splendeur surnaturelle de vos droits de rachetés et d'élus. Cette surélévation, cette transfiguration de vos qualités natives, en vous rendant fils de Dieu comme moi, m'a séduit. Je vous ai enveloppés tous d'une tendresse à part, sans précédent avant moi, qui date de moi : *Hoc est præceptum meum, ut diligatis invicem, sicut dilexi vos*.

Et de fait, à partir de Jésus, une dilection inaccoutumée commença de s'allumer et de se répandre parmi les hommes. Là où nulle affection ne régnait, et c'était presque partout, on s'aima de par les enseignements et les exemples du Christ. On vit, chose invraisemblable, les êtres les plus éloignés les uns des autres, immobilisés et figés pour ainsi dire dans leur éloignement séculaire, par les institutions sociales, renverser toutes les barrières, se rapprocher et s'unir. On vit le riche aimer le pauvre, le sa-

vant et le lettré aimer l'ignorant, le patricien aimer l'esclave, la matrone romaine aimer sa servante. Un vaste courant de dilection traversa le monde. Et là où déjà l'on s'aimait comme dans la famille, les tendresses furent ce qu'elles n'avaient jamais été encore ni pu être. L'épouse et l'époux, le frère et la sœur, la mère et ses fils s'aimèrent non plus au nom des seuls attrait du foyer, mais dans la notion, dans l'estime et le culte de la valeur des âmes sauvées et déifiées par le Rédempteur, et en marche vers le ciel.

C'était ce qu'avait voulu et annoncé le Christ : *sicut dilexi vos*.

L'impression produite par cette transformation et ce revirement inattendus fut immense. Les historiens les plus graves, ceux qui ont étudié le plus près le triomphe du christianisme sur le paganisme, n'hésitent pas à penser et à dire qu'un des éléments de la conversion du monde ancien à l'Évangile a été le spectacle de ces mœurs, de ces relations, de ces intimités nouvelles au nom de la Croix et du Crucifié.

Il y a de cela vingt siècles. La glorieuse nouveauté introduite théoriquement et pratiquement dans la société humaine, n'a pas cessé de fleurir. Nous pouvons à cette heure la voir se dilater et s'épanouir autant et plus que jamais. L'amour des créatures à cause des âmes accomplit sous nos yeux des prodiges. Nulle philanthropie, si bien établie qu'on la suppose, si

digne d'admiration qu'elle puisse être, ne l'égale. Entre **dix** autres qui traitent de cet intéressant sujet, **lisez**, messieurs, faites lire autour de vous le **livre** magistral et si touchant de *la Charité privée à Paris*, de Maxime du Camp, ou le **livre des Origines de la France contemporaine**, de **Henri** Taine. Ce sont là des écrivains dont le **témoignage** ne saurait être suspect. Paix à leurs **tombes** pour la loyauté qu'ils ont mise à le rendre.

L'**idéale** dilection de créature à créature, enseignée **par** le Christ, existe toujours. Mais, messieurs, **existe-t-elle** au degré désirable? A-t-elle atteint **toutes** les proportions qu'elle aurait pu atteindre? Donne-t-elle toute sa mesure? Non, mille **fois** non, c'est avec des larmes de désolation qu'il en faut convenir. Non, les hommes ne s'**aiment** point assez entre eux après deux mille **ans** d'Évangile. Non, nous ne nous aimons point **assez** entre nous, chrétiens et catholiques. Non, **surtout**, nous ne nous aimons point assez entre **prêtres**. O douleur! De clergé régulier à clergé **séculier**, d'ordres à ordres, de congrégations à **congrégations**, de diocèses à diocèses, d'**inférieurs** à supérieurs, de supérieurs à inférieurs, **des** malaises, des oppositions, des luttes, des **distances** maintenues, des préventions accueilliés, des griefs exploités, des partis pris d'**éloignement**, tout ce qui entrave et paralyse l'essor **du** beau rêve de Jésus-Christ!

Qui **nous** aidera donc, qui nous contraindra

donc à en finir une bonne fois avec ces misérables antagonismes? Qui nous persuadera de nous aimer, au moins nous, les privilégiés de la même vocation au sacerdoce?

Est-ce une témérité de penser que l'épreuve déchaînée contre nous prêtres et religieux de ce temps contribuera à nous unir? Depuis vingt-cinq ou trente ans en France, malgré ce qui resterait encore à faire, de réels progrès semblent s'être accomplis. Sous la poussée et la pression commune des hostilités publiques, nous nous sommes rapprochés les uns des autres. Oh! pas beaucoup, soyons sincères; mais enfin des efforts en ce sens ont été faits, des résultats ont été obtenus. Qui sait ce que demain nous réserve? Si de plus dangereuses animosités devaient éclater et provoquer de plus violentes secousses; si, les relations séculaires de l'Église et de l'État dans notre pays étant brisées, nous nous voyions décidément réduits à une situation précaire, tous pauvres, tous dépossédés de nos restes de ressources, tous poursuivis et traqués par les triomphateurs du jour, peut-être en face de ce *tolle* plus menaçant, quand on nous poursuivrait et bannirait partout, sentirions-nous qu'il faut nous aimer. Peut-être le divin courant de dilection, souhaité par Jésus-Christ, aurait-il plus de facilité pour se répandre.

Messieurs et vénérés confrères, ne m'accusez pas de déclamation. Je vous jure que je vous dis ces choses avec tout mon cœur de prêtre, et vous

voyez bien que l'émotion me gagne rien qu'à vous les dire. Si le clergé de France doit sortir de la tribulation plus pénétré du devoir de la charité fraternelle, plus apte à en comprendre l'excellence et l'urgence, plus capable de le remplir, vienne donc la tribulation ! Ce que nous ferons pour le réveil de la foi et l'expansion de l'Évangile dans notre cher pays, quand nous nous aimerons tous, est incalculable. Et si jamais, d'un bout à l'autre de la catholicité, nous nous aimons comme Jésus-Christ le veut et le demande, nous soulèverons le monde !

Je m'abandonne à une digression trop prolongée sans doute. N'ayant pas ici la prétention de faire des discours en règle, le prenant avec vous sur le ton de la causerie simple et familière, je m'inquiète moins, je ne m'inquiète même pas du tout de ce préambule, plus étendu qu'il ne faudrait.

J'arrive à notre méditation proprement dite. Nous devons nous entr'aimer ; c'est une vérité d'Évangile. Le faisons-nous ? Non, ou du moins pas assez. Pourquoi ne le faisons-nous pas ? Je voudrais instruire devant vous une sorte d'enquête sur les principales causes de l'insuffisance d'accomplissement de notre devoir. Notre recherche, notre analyse procédera de ce qui est plus particulier à ce qui est plus général. Ce sera le moyen d'y introduire plus de méthode et de clarté.

## I

Pour quelques-uns d'entre nous tout d'abord, messieurs, l'obstacle à la sainte dilection de nos frères est intime. Il échappe au contrôle et à l'observation de ceux-là mêmes au milieu desquels nous vivons. Nous en gardons soigneusement le secret. C'est ce que l'abbé Perreyve appelait « les occupations étrangères ». Vous devinez à ce mot de quoi il s'agit. Notre vocation en faisant de nous des clercs, c'est-à-dire des êtres choisis et séparés du monde, nous a voués pour toujours à une solitude glorieuse, mais austère. *Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei*. Avec quelle sincérité et quelle générosité nous avons, au début de nos vies sacerdotales, accepté cette perspective du détachement des créatures au profit de l'unique amour du Christ, Dieu le sait. Nous nous sommes pendant un certain temps, pendant plusieurs années, maintenus à cette hauteur, où rien de créé ne pouvait nous atteindre. Puis, les circonstances s'y prêtant, notre solitude au milieu de nos travaux, de nos déceptions, de nos luttes, de nos souffrances devenant dure, très dure, nous nous sommes mal défendus contre les dédommagements qui nous souriaient et semblaient venir à propos. On s'offrait à nous consoler, à nous

encourager. Nous nous sommes prêtés aux consolations et aux encouragements. Oublieux de ce salutaire conseil de l'Imitation si bien compris, si apprécié de nous autrefois : *Fili, veni ad me, quum tibi non fuerit bene*<sup>1</sup>, c'est vers la créature, vers une créature que nous nous sommes tournés de préférence. J'écarte ici, messieurs, les hypothèses pessimistes. J'admets que l'intimité à laquelle je fais allusion soit restée honnête et qu'elle doive continuer de l'être, encore bien qu'elle nous place sur un pente dangereuse et dont nous devons tout craindre, il n'en est pas moins vrai qu'à partir d'un certain moment, « l'occupation étrangère » existe. Nous sommes attachés et enchaînés à une affection privée. Elle nous charme, elle nous enveloppe, elle nous suffit. Elle nous rend impropres à aimer nos frères.

Que l'un d'eux, sous le coup de quelque vive peine, cherchant lui aussi un soulagement dans son épreuve vienne nous trouver, il ne lui faudra pas beaucoup de perspicacité ni de temps pour comprendre qu'il n'a rien à attendre de nous, ou presque rien. Notre accueil est froid, nos paroles sont banales. Rien ne monte et ne jaillit de notre cœur dans un fraternel abandon. Pauvre prêtre qui pleurez, passez avec vos larmes. Le meilleur de nous-mêmes ne nous appartient plus.

<sup>1</sup> *De Imitat. Christi*, lib. III, cap. xxx.

Jésus passe, et devant cette tendresse sacerdotale ainsi reployée et tarie, fermée au devoir de l'expansion généreuse, il se plaint sévèrement. *Angustus est mihi locus; fac spatium mihi, ut habitem*<sup>1</sup>. Son appel et sa protestation nous émeuvent peut-être, mais ne nous changent pas.

## II

Une seconde cause de désaffection entre prêtres est celle-ci : une sorte de scepticisme qui nous gagne, nous fait beaucoup souffrir, et, ce qui est pire, nous rend injustes.

Au tout premier début de notre carrière sacerdotale, dans la droiture et la candeur de notre âme, nous étions disposés, le voyant en nous, à voir le bien chez les autres, partout et toujours. Il ne nous coûtait pas de croire à la sincérité parfaite, à l'entière dignité de nos confrères. Nous n'avons pas tardé à nous apercevoir que les choses n'étaient point, à beaucoup près, ce qu'elles semblaient être. Sous les dehors d'un zèle en apparence désintéressé, nous avons plus d'une fois surpris l'ambition personnelle et ses laideurs. Les paroles mielleuses, la bienveillance extérieure des procédés, cachaient souvent

<sup>1</sup> Is. XLIX, 20.

des hypocrisies et des partis pris de nuire. La jalousie se dissimulait sous le vernis des encouragements et des louanges. Humiliés et irrités de ces constatations, avec toute la fougue de notre âge, nous nous sommes rejetés à l'extrême opposé de nos dispositions premières. Nous ne voyions que le bien en toute rencontre, nous ne voyons plus que le mal. Nous péchions par excès de confiance; nous péchons par l'excès contraire. Optimistes à vingt-cinq ou trente ans, nous voilà devenus pessimistes à quarante. Nous posons volontiers pour des gens bien et dûment avertis qui ne se laisseront plus surprendre. Et nous en sommes injustes. Au lieu d'accepter les explications obvies, nous cherchons un dessous des choses à tout ce que nous entendons dire, à tout ce que vous voyons faire. La fleur de notre estime pour le prêtre s'est fanée. L'estimant moins, nous l'aimons peu.

Cela dure plus ou moins de temps, parfois des années et des années, toute une saison de vie, jusqu'à ce que la maturité de l'âge, l'expérience plus judicieuse, les appréciations plus équitables nous remettent en équilibre. C'est un des bénéfices de commencer à vieillir que d'être préservé des écarts vers les extrêmes, que de prendre position et de se maintenir entre l'ingénuité pleine d'inconvénients et l'injustice pleine de troubles et de péchés. A cinquante, à soixante ans, nous ne pouvons plus être dupes; nous ne voulons plus être systématiquement défiants et sévères.

Nous inclinons plutôt vers la bienveillance, ce beau sourire du soir de la vie que Dieu aime et bénit.

### III

Voici un autre obstacle à la pratique du devoir de la dilection des prêtres entre eux : l'insuffisance d'estime surnaturelle de leur vocation commune.

Chacun le sait, chacun le dit. Le naturalisme prévaut à cette heure, et fait sous nos yeux d'incessants progrès. On entend par là, que l'opinion publique, docile aux suggestions de la philosophie du jour, tend à éliminer de plus en plus l'intervention et l'action de Dieu dans le monde. Ce qui se voit, ce qui se touche, ce qui tombe sous l'expérience sensible doit suffire à tout expliquer de ce qui peut l'être. Il va de soi qu'à ce compte, le christianisme pris dans son ensemble n'est rien d'autre qu'un épisode historique, et que le sacerdoce en particulier ne mérite pas plus d'attention et de respect que l'une des institutions quelconques dues aux besoins religieux de l'humanité.

Où sont, je ne dis pas dans le populaire, déshabitué de toute croyance et blasphémateur, mais même parmi les gens instruits et bien élevés, ceux qui se font du prêtre catholique une

idée tout à fait exacte? Sait-on que le prêtre est un homme choisi de Dieu pour représenter Jésus-Christ, pour parler et agir en communion vivante avec Jésus-Christ, pour appliquer aux âmes les mérites rédempteurs de Jésus-Christ? Sait-on qu'il a été établi officiellement dans cette dignité et cette puissance par le sacrement de l'Ordre? Sait-on ce que c'est qu'un sacrement? Non. Les mieux disposés consentent à voir dans le prêtre un prédicateur attitré de l'Évangile. Les autres ne l'apprécient guère que dans la mesure des qualités naturelles qu'il peut avoir. S'il est doué du talent de la parole, s'il est instruit, si ses manières sont agréables, s'il fait preuve d'esprit de fermeté et de suite dans ses entreprises, s'il a du succès, on ne lui ménage pas les éloges qu'on accorde au premier venu. « M. l'abbé un tel..., un homme distingué, oui vraiment, très distingué. » Quand on a dit cela de quelqu'un de nous dans le monde, dans un certain monde, il semble qu'il n'y ait plus rien à dire. Nous comptons, nous valons par la figure que nous faisons dans la société, au même titre que M<sup>r</sup> X... ou M<sup>r</sup> Z..., ni plus ni moins. Mais de découvrir, sous la richesse ou la pénurie de nos qualités extérieures, ce qui est chez nous tous le fond commun et identique de notre dignité sacerdotale, nul ne paraît y penser.

Or, à force de vivre au milieu de ce discrédit habituel de notre vocation, à force de subir l'influence de ces appréciations mondaines, nous

finissons par perdre, nous aussi, sinon notre foi à la prêtrise, du moins quelque chose de la vigueur et de la fierté de notre foi. Nous en venons à nous apprécier entre nous par les dehors qui varient, au préjudice des réalités intimes qui sont immuables et éternelles. D'un confrère à un autre, de celui qui occupe une situation plus élevée à celui qui se cache dans un rang obscur, de celui de qui la situation peut servir nos intérêts, à celui dont nous n'avons rien à attendre, nous mettons des différences. Comme si un prêtre n'était pas nécessairement l'égal d'un prêtre! Comme s'il y avait deux manières de célébrer la messe et de pardonner les péchés!

La sainte charité du Christ qui nous a tous gratuitement élus se voile à nos yeux. La belle dilection dont il a fait la loi de nos rapports incessants se refroidit.

#### IV

A cet empêchement s'en joint un autre qui s'en rapproche, qui est presque de même nature, qu'il convient de signaler à son tour, et qu'on appelle familièrement « les incompatibilités d'humeur », je ne sais quelle antipathie instinctive, née de la différence et de l'opposition